

Un monde pour après

Ils passent et nous pensent de Christine Guinard, éditions unicité, 2023.

Chroniqué par Iren Mihaylova



Manon Gignoux, de la série *Faire corps avec la montagne*, 2020, aquarelle sur papier, 21x30 dans le recueil *Il passent et nous pensent*.

La poésie de Christine Guinard a ce quelque chose de mystérieux et de profondément riche que seule la sensation peut appréhender - une voix douce, lointaine, celle d'une revenante, et la puissance de la justesse des mots, des poèmes-fragments qu'en lisant, on ne peut absolument pas imaginer écrits autrement. La poétesse est aussi musicienne et comme chez Beethoven on entend l'existence de notes qui ressembleraient à un enchaînement harmonieux. Or, à la différence de Beethoven, ici ce n'est pas la forme générale qui crie le génie mais la puissance de la douceur et la magnitude d'une question irrésolvable qui traque, trace et structure, encore mieux - palpe - dans chaque fibre unique de cette poésie de la mesure. La singularité d'*Ils passent et nous pensent* réside dans la capacité de la poétesse de manier la tension et de retenir l'attention portée au moindre détail, même lorsque le concret, le factuel et le précis manquent. Ici chaque poème compte, ainsi que chaque vers, chaque mot, chaque son même ! Et ce n'est pas l'assemblage sémantique qui sous-tend l'art et son sens, ce sont les

traversées imbibées dans une expérience silencieuse et multiple qui ne demande, comme le dit la poétesse, aucun déplacement ailleurs car tout est maintenu et tenu à l'intérieur de cette maison non hantée mais habitée par les revenants « qui passent et nous pensent ».

Le mouvement d'insuffler la vie, de r-animer est d'autant plus palpable lorsque l'on regarde chaque poème séparément car il semblerait que chacun mérite une existence à part entière, ce que j'avais déjà remarqué dans le recueil de Christine *Vous étiez un monde* (Gallimard, 2024). La différence qui s'observe entre ces deux recueils vient d'une concentration de la tension et d'une sublimation de la notion de l'éclaircissement dans *Ils passent et nous pensent*, ce qui lui attribue une dimension mystérieuse, incantatoire, faisant aussi penser aux chants grégoriens par les aspects d'élévation et de mysticisme, encre de l'expérience humaine. C'est donc ce double aspect de la poésie de Guinard : vraie, authentique, universelle et en même temps extrêmement exigeante et juste qui la rapproche d'une expérience spirituelle. Le *Je* lyrique même endosse le rôle du prophète qui porte, révèle une vérité qui le précède mais sa quête est d'autant plus poignante grâce à cet aveu fait en délicatesse de ne pas avoir trouvé soi-même, ce qui est « recherché », voire de ne pas s'être trouvé soi-même en partant à la recherche :

*depuis ma maison je n'ai pas dû trouver
comment dire moi
la frontière la frontière la frontière
refugitas refugiasos réfugiés
j'ai cherché mais je n'ai rien trouvé*

Certes, aperçoit-on aussi le tâtonnement, l'incertitude de cette quête (comme dans toute quête d'ailleurs) mais il ne faudra pas se méprendre sur le sens de ce tâtonnement qui n'est pas un manque de savoir, ni une hésitation innocente - c'est un doute profond, moteur d'un surplus de vérité, d'une pudeur et d'une exigence de vérité qui ne peut se satisfaire de moins. La difficulté ici est de s'y tenir car la douceur et la sensibilité extrêmes de ces vers pourraient malmener le lecteur sur le sens, lui attribuant une signification contraire - la porosité des enveloppes des vers. Ici chaque vers est une capsule qui s'enveloppe sur elle-même. Ce qui fait recueil est le fil invisible de la vie (l'individualité aussi) qui relie ces petites boules, des molécules de sens qui cherchent à se rassembler pour former et puis transmettre une profonde vérité qui se cherche. Ce qui est aussi à surligner est l'inversion. Ce n'est pas le *Je* lyrique dans une « peau » multiple qui pense les questions, les doutes, les regrets, les morts, les revenants, mais c'est bien « ils » qui « nous » pensent. Pas seulement les non-dits que la poésie essaie de dire viennent d'un ailleurs mais ils contiennent les réponses et ceci dans une adresse au *Je* lyrique dans sa dimension multiple, celle de rassemblements disparates de points d'accueil. C'est un Je-îles (ils) aussi au milieu d'un monde, océan de disparités. Ce dialogue qui s'effectue entre ici et là, entre l'ici et l'au-delà est bien la magie et ce qui sous-tend la traversée chez Guinard. Une conception profonde et complexe qu'il serait impossible d'épuiser, que je n'ai rencontrée que rarement dans la poésie contemporaine et qui pour autant me paraît extrêmement juste et humble : elle ne prétend être rien, n'exige rien, n'impose rien mais cherche à exister. Je pense qu'en cela le sentiment de profond respect que cette verve inspire est à la hauteur d'un message qui vient, traverse et porte autre chose, décentrée de soi et qui nous concerne tous – la profonde conscience de nos morts/ absents de nous avoir quittés dans un monde sans eux et pour autant rempli de ce qu'il en reste : l'étrange beauté qui nous sauve¹.

¹ Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Électrique. Chronique publiée en août 2025.



Coquelicot de la série *Fleurs rouges-de-vie*, Jacques Cauda.